

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel PUTALLAZ

Fête foraine (Travaux d'élèves)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 145-147

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Fête foraine

I.

Ils montaient l'avenue et se dirigeaient vers la Planta, et tous les gamins couraient après. C'était une petite maison sur quatre roues, comme un wagon de chemin de fer ; mais aux fenêtres il y avait des rideaux et de petits volets verts. Le vieux cheval qui traînait le tout, s'arrêta sur la place. L'homme descendit de son siège et détela ; puis il regagna la gare avec la bête et ramena les grands chars couverts de bâches. De la maisonnette on vit sortir une



femme en fichu, un panier au bras. Elle est allée au magasin et deux petits garçons partirent chercher de l'eau avec un grand seau. Le tuyau de la cheminée, sur le toit se mit à fumer.

Pendant ce temps, l'homme déchargeait les chars. D'autres ouvriers sont venus de la gare lui aider. Ils parlaient très vite une langue qu'on ne comprenait pas. Ils dressèrent en l'air un grand poteau et le calèrent avec des poutres horizontales. Je ne pouvais pas bien voir ce qui se passait.

Plusieurs roulottes vinrent encore, au pas du même cheval rétif, s'aligner sur la place.

II.

L'ouvrage des premiers arrivés ressemblait à un gigantesque parapluie en jolies couleurs. La tige, la capote étaient en carton peint : on y voyait des fleurs, des oiseaux, des petits enfants tout nus qui lançaient des flèches ; à la base, une plate-forme ronde entourée de dessins semblables. Des chaînes pendaient tout autour de la construction et les hommes y attachaient des chaises et des chevaux de bois. Nous battions des mains. Tout autour de cette œuvre se groupèrent quelques baraques. Plus loin, une très grande tente s'élevait.

III.

Quand ce fut dimanche, le parapluie se mit à tourner en faisant de la musique. Les grandes personnes s'assyaient dans les chaises ; les petits préféraient les chevaux. Quelques-uns avaient peur, tout d'abord à se sentir emportés, puis cela passait, et ceux qui avaient tremblé riaient très fort. Si la cloche sonnait, le carrousel s'arrêtait ; les gens descendaient de leur siège avec un air tout drôle : on aurait dit qu'ils ne savaient plus marcher. D'autres prenaient leur place.

Les baraques avoisinantes étaient assiégées de curieux. Devant la plus proche, des serpents, bercés aux sons aigus

d'une flûte s'endormaient. J'allais m'en approcher, mais je fus emporté par la foule qui avançait. Je passais ainsi admirant les tours des acrobates, les duperies des sorciers et les efforts des athlètes.

La foule s'arrêta enfin devant la grande tente. Des rugissements sortaient du dedans. Avais-je peur ? Je n'aurais su le dire. Un homme au nez rouge, habillé de vert, de bleu et d'or, monta sur une estrade. Ayant réclamé le silence à grand coup de cymbales, il nous annonça son incomparable ménagerie ; nous vanta spécialement ses tigres cruels et ses lions intraitables. J'eus peur. Me faufilant à travers cette cohue, je me mis à courir loin de tout ce tapage qui continua le reste de l'après-midi et très tard dans la nuit. Le soir, dans mon lit, la musique nègre, le miaulement des félins, les cris de la foule m'empêchèrent de dormir.

Marcel PUTALLAZ